

# La *Revue des Deux Mondes* et la Hongrie

## Introduction

La *Revue des Deux Mondes*, la première revue française « *de littérature, de critique philosophique, d'histoire et de haute politique* »<sup>50</sup> compte parmi nos sources les plus précieuses dans le domaine de la représentation de l'étranger sous la Monarchie de Juillet<sup>51</sup>. Les chercheurs hongrois s'en rendirent compte assez vite, et Lili Gombos a déjà recensé la liste des articles ayant un rapport avec la Hongrie entre 1829 et 1937<sup>52</sup>.

La *Revue des Deux Mondes* a été fondée en 1829, comme un « *recueil de la politique, de l'administration et des mœurs* », par Pierre de Ségur-Dupeyron et Prosper Mauroy. Absorbant le *Journal des voyages*, elle se présentait comme son successeur<sup>53</sup>. Son objectif primitif consistait à faire l'étude comparée des systèmes politiques et administratifs. Les difficultés initiales l'ont obligée de réduire les parties consacrées aux questions d'administration et de politique.

Le succès de la revue tenait en grande partie à François Buloz, devenu rédacteur en chef en 1831. Tout en gardant la correspondance

---

50 Avenel, *op. cit.*, p. 381.

51 Au sujet de la fondation de la *Revue des Deux Mondes* et son histoire sous la Monarchie de Juillet, voir avant tout les années 1829-1848 de la revue même ; Hatin, *op. cit.*, p. 367 ; Avenel, *op. cit.*, p. 381 ; Bellanger – Godechot – Guiral, *op. cit.*, pp. 108-109 ; Nelly Furman, *La Revue des Deux Mondes et le Romantisme*, Genève, 1975, pp. 9-27.

52 Cf. E. Bajomi Lázár, *Franciai tükör*, p. 609.

53 Le *Journal des voyages* fut fondée en 1818.

étrangère, il transforma la *Revue des Deux Mondes* en une revue littéraire et philosophique « de haute culture », accueillant en son sein des talents jeunes mais déjà renommés du romantisme<sup>54</sup>. Sainte-Beuve, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred Musset, George Sand, Balzac collaboraient aux publications de la revue. Comprenant d'abord quatre chapitres (voyages, histoire et philosophie, littérature contemporaine, sciences et variétés), elle a rapidement changé de structure. Au fil du temps, une part de plus en plus large des publications s'occupait de la politique et de l'économie. En 1833, la *Revue des Deux Mondes* a versé le cautionnement nécessaire pour devenir *journal politique autorisé*. On trouve parmi les collaborateurs dès le milieu des années 1830 Edgar Quinet et Henry de Blaze de Bury (pour l'Allemagne) ou Xavier Marmier (pays nordiques)<sup>55</sup>. Nous remarquons ici la place occupée par Xavier Marmier dans les milieux littéraires, preuve des liens étroits existant entre récits de voyage et publications périodiques.

Le nombre des abonnés montait rapidement. Alors que ceux-ci n'étaient que 350 en 1831 et on ne vendait plus de 360 exemplaires en 1832, on en comptait déjà 1000 en 1834 (année de l'acquisition de la *Revue de Paris*), et 1500 en 1838<sup>56</sup>.

À la fin des années 1830, la *Revue des Deux Mondes* fut vigoureusement attaquée par Guizot, qui tenta même de l'acheter (sans succès). Au cours des années 1840, la revue, qui s'était située à ses débuts du côté de l'opposition de gauche monarchiste, passa dans le camp des conservateurs. Ce passage a été surtout marqué par l'exclusion de George Sand parmi les collaborateurs et le refus de Victor Hugo de collaborer<sup>57</sup>. Parallèlement (et le déclin de la *Revue de Paris* devait aussi y jouer son rôle), le nombre d'exemplaires vendus montait sans cesse, signalant la popularité de la revue dans les élites : 2000 en 1843, 2600 en 1846, 3000 en 1848.

---

54 Hatin, *op. cit.*, p. 367 ; Avenel, *op. cit.*, p. 381 ; Bellanger – Godechot – Guiral, *op. cit.*, pp. 108-109

55 Pour la nouvelle composition de la revue et la liste complète des collaborateurs en 1834, voir Furman, *op. cit.*, pp. 17-18.

56 Cf. Bellanger – Godechot – Guiral, *op. cit.*, pp. 108-109 ; Furman, *op. cit.*, pp. 18-27.

57 Furman, *op. cit.*, pp. 18-24.

Le cercle des lecteurs ne peut faire aucun doute : la *Revue des Deux Mondes*, représentante de la « haute culture », s'adressait aux élites cultivées.

La qualité de ses articles, de ses collaborateurs et de son public ainsi que la solidité de sa position dans le monde de la littérature ont conféré à la *Revue des Deux Mondes* un prestige incontestable. Sa valeur accroît encore pour nous si l'on tient compte du fait que la *Revue* était lue en Hongrie à l'ère des réformes<sup>58</sup>. Elle pouvait donc directement véhiculer au public de notre pays non seulement les « idées françaises », mais aussi l'image qu'on concevait de la Hongrie en France, dans le milieu des élites cultivées.

La *Revue des Deux Mondes*, dont l'esprit même exigeait des études politiques et l'ouverture à l'étranger, publia entre 1837 et 1847 onze articles présentant un rapport avec la Hongrie (entre autres, des comptes-rendus des récits de voyages en Hongrie)<sup>59</sup>. Parmi ces textes traitant des sujets vraiment variés (questions sociales, culturelles, politiques, militaires ou historiques), plusieurs étaient même en relation avec un voyage fait en Hongrie. Le voyage en Hongrie pouvait y apparaître à trois titres. Le premier était la publication entière ou partielle du texte d'un récit de voyage. Édouard de Thouvenel a par exemple publié par cette voie les grandes parties de son récit en mars 1839, donc un an

---

58 Cf. István Széchenyi, *Napló* (Journal), Budapest, 1978, p. 882.

59 Lerminier, « Voyage du duc de Raguse », *Revue des Deux Mondes*, 1837/11, pp. 729-761 ; E. de Thouvenel, « La Hongrie », *Revue des Deux Mondes*, 1839/17, pp. 769-801 ; Saint-René Taillandier, « Situation intellectuelle de l'Allemagne : Vienne. Munich. Berlin », *Revue des Deux Mondes*, 1843/4, pp. 92-132 ; C. Robert, « Le Monde Gréco-Slave. Le système constitutionnel et le régime despotique dans l'Europe orientale », *Revue des Deux Mondes*, 1845/9, pp. 409-450 ; C. Robert, « Le Monde gréco-slave. Les diètes de 1844 dans l'Europe orientale. Situation des partis, tendances nouvelles, réformes politiques en Hongrie, en Illyrie, en Grèce, en Bohême et en Pologne », *Revue des Deux Mondes*, 1845/11, pp. 647-681 ; C. Robert, « Les deux panslavismes. Situation actuelle des peuples slaves vis-à-vis de la Russie », *Revue des Deux Mondes*, 1846/16, pp. 452-483 ; H. Desprez, « Souvenirs de l'Europe orientale. La Grande Illyrie et le mouvement illyrien », *Revue des Deux Mondes*, 1847/17, pp. 1007-1029 ; « Revue de la Quinzaine. 14 mai 1847. », *Revue des Deux Mondes*, 1847/18, pp. 755-766 ; H. Desprez, « De la colonisation militaire en Autriche et en Russie », *Revue des Deux Mondes*, 1847/19, pp. 722-735 ; H. Desprez, « Les paysans de l'Autriche », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 332-349 ; H. Desprez, « La Hongrie et le mouvement magyare », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 1068-1089.

avant la parution de son ouvrage sous forme de livre. Le comte Széchenyi a ainsi pris connaissance des « *bêtises* » écrites par Thouvenel<sup>60</sup>.

Dans le cas du deuxième type de textes, le voyage en Hongrie servait de prétexte à l'auteur pour méditer sur la personne du voyageur ou l'utilité des voyages. C'est ce que fit en 1837 le juriste Eugène Lermnier (d'ailleurs spécialiste de questions d'ordre politique et social à la *Revue*<sup>61</sup>) à propos de la parution du *Voyage* du maréchal Marmont. L'article commence en effet par une dissertation philosophique sur la destinée et les mérites du duc de Raguse ; le résumé très sommaire du récit de voyage ne vient qu'après<sup>62</sup>. Quant à la partie consacrée à la Hongrie, la moitié des lignes est prise par la description des frontières militaires. On ne reçoit de la Hongrie que quelques notions très rapides et simples. L'auteur nous fait retenir d'abord la qualité de la poste des paysans, le contraste frappant entre Buda et Pest et la toute-puissance de l'héritage médiéval qu'était la « *loi des fiefs* ». Heureusement, tous ces obstacles moyenâgeux ne pouvaient pas empêcher quelques progrès. La Puszta est décrite comme la « véritable Hongrie » ; la vie des agriculteurs hongrois est celle d'hommes faisant la navette hebdomadaire entre le village et les terres. Le haras de Mezőhegyes est rapidement mentionné. L'accent est mis sur le changement d'aspect du pays au-delà du Maros où la Hongrie est « plus civilisée ». On passe devant la forteresse de Temesvár, avant de plonger dans le monde des frontières militaires et la description de la fameuse défaite de l'empereur Joseph II (1780-1790) à Karánsebes, en 1788. L'avenir heureux de la navigation à vapeur sur le Danube (et la sagesse de l'empereur François) est présenté presque aussi longuement (et avec les mêmes mots) que dans l'original<sup>63</sup>.

Consacrant presque la moitié des paragraphes aux frontières militaires, l'auteur de l'article (qui paraît d'ailleurs lu le texte original) ne respecte pas les proportions intérieures du récit des voyages du

60 Cf. E. de Thouvenel, « La Hongrie », *Revue des Deux Mondes*, 1839/17 (15 mars 1839), pp. 769-801 ; Széchenyi, *Napló*, p. 882. Széchenyi recevait ce numéro des mains de György Károlyi dès le 13 avril 1839 !

61 Cf. Furman, *op. cit.*, p. 18.

62 Lermnier, *op. cit.*, Le résumé du récit de voyage commence page 731. (Hongrie : pp. 732-734).

63 *Ibid.*, pp. 732-733 (Hongrie), 733-734 (frontières militaires et défaite de Joseph II), 734 (navigation sur le Danube). Il s'agit de l'empereur François II (1792-1835), également roi de Hongrie.

maréchal en Hongrie. L'existence d'un premier voyage ne mérite même pas un mot ; les sujets de prédilection du maréchal Marmont, les chevaux, les nobles et les mines manquent ; les lieux ou phénomènes remarqués trahissent un choix arbitraire. La Hongrie demeure, dans cette interprétation encore plus que dans le récit du maréchal, un pays à l'écart de la civilisation européenne. Pourtant ce choix, aussi arbitraire qu'il soit, nous montre au moins les caractéristiques de la Hongrie qui ont pu réellement compter sur l'intérêt du public français cultivé. (Cela n'empêche pas qu'il confirme certains préjugés par le manque de présentation nuancée.)

Le contenu du troisième type de textes était basé, au moins en partie, sur des souvenirs de voyage. Deux auteurs écrivirent des textes de ce type : Cyprien Robert et Hyppolite Desprez.

## Cyprien Robert et la Hongrie

La vie et les activités peu connues de Cyprien Robert (1807-1865) ont été découvertes par une étude de Leszek Kuk parue en 1993 dans les *Annales de Bretagne*<sup>64</sup>. Après des études et un début de carrière de professeur de collège, C. Robert fit son premier voyage en Europe centrale en 1831. (Il alla à Munich afin d'y faire des études.) L'année suivante, il était déjà le précepteur d'une famille polonaise à Rome où il rencontra beaucoup de Polonais. Il a probablement fait des voyages en Europe centrale et aux Balkans dans la deuxième moitié des années 1830. De retour en France à la fin de l'été 1840, il fonda la *Société des voyageurs* et une revue éphémère, *L'Orient européen*. Il a commencé à publier ses articles dans la *Revue des Deux Mondes* en 1842 et a maintenu cette activité jusqu'en 1854. En 1843-1844, il fit un nouveau voyage en Europe centrale. Il a donné des cours de langue et de littérature slaves au Collège de France de 1845 à 1857. Républicain convaincu (mais modéré), se considérant comme le « porte-parole des peuples opprimés », il déploya

---

64 Leszek Kuk, « Cyprien Robert, slavisant angevin et la grande émigration polonaise », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 99 (1993), pp. 505-514. Il s'agit du texte d'une communication donnée au colloque *Républiques et républicains en Anjou*, organisé à Angers-Cholet, les 14-16 octobre 1992. (C. Robert est né à Angers.)

en 1848 une activité plus intense. Il créa la *Société d'émancipation des peuples slaves de Paris* (*Société slave*), dont 80 % des membres étaient des Polonais, et a fondé un organe de presse, *La Pologne*, financé par le prince Czartoryski<sup>65</sup>.

D'après Leszek Kuk, les activités slavophiles de C. Robert peuvent être divisées en deux grandes étapes. De 1840 à 1844, il était surtout fasciné par les peuples des Balkans, « *berceau du peuple slave* ». À partir de 1845, son intérêt se tourna vers les problèmes de la Pologne et l'antagonisme polono-russe (sans doute sous l'influence de l'émigration polonaise de Paris)<sup>66</sup>. Les articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes* ont suivi de près cette évolution. Les sept textes publiés entre 1842 et 1844 s'occupaient exclusivement des peuples balkaniques, du « monde gréco-slave ». Les six articles parus en 1845-1846 marquent un changement : C. Robert se tourne vers les actualités. Il s'intéresse aux populations « opprimées » de l'Autriche et de la Russie et aux « *deux panslavismes* » (polonais et russe). Le troisième groupe des articles a été publié entre 1852 et 1854, donc après l'échec des révolutions d'Europe centrale et le déclin de l'intérêt à l'égard des « peuples opprimés » (et, en général, à l'égard de la solidarité internationale). Les trois derniers articles étudient tous la vie intellectuelle et la littérature des peuples slaves<sup>67</sup>.

Dans la série d'articles que Cyprien Robert publia dans la *Revue des Deux Mondes* pendant les années 1840, trois s'occupent de la Hongrie et des Hongrois aussi. « *Le Monde Gréco-Slave. Le système constitutionnel et le régime despotique dans l'Europe orientale* » et « *Le Monde gréco-slave. Les diètes de 1844 dans l'Europe orientale. Situation des partis, tendances nouvelles, réformes politiques en Hongrie, en Illyrie, en Grèce, en Bohême et en Pologne* », ont paru en 1845, tandis que « *Les deux panslavismes. Situation actuelle des peuples slaves vis-à-vis de la Russie* » en 1846. Les trois sont donc les produits de la période où l'intérêt de C. Robert se tournait déjà vers le sort des peuples slaves et notamment des Polonais. Ils suivent de peu son voyage en Europe centrale, effectué de l'été 1843 à la fin de l'été 1844. On peut donc supposer à juste titre qu'ils se nourrissaient, outre les lectures et les informations reçues des Polonais de

65 Kuk, *op. cit.*, pp. 505-513.

66 *Ibid.*, p. 509-513.

67 *Ibid.*, p. 507.

Paris, de l'expérience fraîchement vécue sur le terrain. Le moment du voyage montre d'ailleurs une curieuse coïncidence avec celui de la diète hongroise de 1843-1844<sup>68</sup>.

On s'attendrait ainsi à la présentation des dernières conquêtes de l'esprit national et de l'Opposition à la diète. Ce n'est pas le cas dans le premier article<sup>69</sup>. Les premières phrases consacrées aux Hongrois dans cette étude comparée des constitutions d'Europe orientale (les « chartes » grecque, serbe, hongroise et polonaise) leur assignent tout de suite une place parmi les « Gréco-Slaves ». On apprend alors que l'auteur utilisait cette expression pour définir l'ensemble des peuples de l'Europe orientale. Dès ce moment, tout ce qui était dit de la Hongrie et des Hongrois, devait se rapporter à cette idée d'union de peuples. Déjà « *l'antique charte hongroise* » (la « constitution ») y est mentionnée à côté de celles de la Grèce, de la Serbie et de la Pologne, comme une preuve de la « *tendance libérale des Gréco-Slaves* »<sup>70</sup>.

C. Robert met l'accent dans cet article sur la pensée selon laquelle le clergé a conservé un grand pouvoir en Hongrie (comme en Pologne), mais par la nécessité de siéger à la diète pour garder son influence sur une noblesse « *fugueuse et superbe* », il a perdu de sa pureté, contrairement aux Églises de « *l'Orient vraiment chrétien* »<sup>71</sup>.

La Hongrie serait un exemple parfait de la monarchie fédérale et parlementaire, où les contre-pouvoirs régionaux arrivent à équilibrer le pouvoir central :

Divisée en plusieurs royaumes et principautés sous une couronne unique, elle laisse chacune de ses provinces s'administrer par des lois et des magistrats de son choix, sans autre obligation que celle de se conformer pour la politique extérieure aux décisions de la diète générale, où siègent et votent avec la plus complète liberté les représentants des diverses nations associées.<sup>72</sup>

---

68 La diète de 1843-1844 a été ouverte le 18 mai 1843 et close le 13 novembre 1844.

69 C. Robert, « Le Monde Gréco-Slave. Le système constitutionnel et le régime despotique dans l'Europe orientale », *Revue des Deux Mondes*, 1845/9, pp. 409-450 (Hongrie : pp. 411-440, *passim*).

70 *Ibid.*, p. 411.

71 *Ibid.*, p. 413.

72 *Ibid.*, p. 414.

De plus, le pouvoir serait « *aux mains du peuple* » (comme en Grèce !), et le contrôle réalisé au niveau des « *provinces* » (sans doute les *comitats*) contribuerait à la « *prospérité publique* »<sup>73</sup>. La mention faite de l'Église catholique en tant qu'Église privilégiée en Hongrie rapproche les conclusions de C. Robert de celles de Thouvenel et de Marmier<sup>74</sup>. Le grand adepte d'un système de contre-pouvoirs qu'était C. Robert, situe cependant la Hongrie au-dessous de la Serbie, en qualifiant cette dernière de démocratique tandis que la Hongrie aurait conservé un système aristocratique. L'explication de cette différence est très simple : alors que la Serbie pouvait garder ses institutions « *naturelles* », la Hongrie était soumise à une longue dominance allemande qui lui a octroyé la féodalité, même contre les « *instincts nationaux* »<sup>75</sup> ! Mais les mœurs de la Hongrie demeuraient orientales, la base de l'État hongrois était la religion (comme en Grèce) ; les Magyars se montraient cependant moins respectueux à l'égard du clergé que les habitants slaves du royaume. Nous voyons ici un phénomène nouveau, inséparable du phénomène de l'éveil des nationalités du XIX<sup>e</sup> siècle : sans doute sous l'effet de l'expérience vécue sur le terrain (mais aussi des milieux émigrés slaves ou roumains de Paris), l'auteur fait une nette distinction entre le terme de *Hongrois* (habitants du royaume de Hongrie) et de *Magyars* (ceux dont le hongrois était la langue maternelle)<sup>76</sup>. La prise en conscience de cette différence a pu largement contribuer à confirmer l'image de la Hongrie en tant que pays pluriethnique (et multiconfessionnelle). Ce trait se manifestait déjà, de plus en plus clairement, dans les récits de voyage ; chez Marmier, donc en même temps que chez C. Robert, il est explicité. L'article consacre plusieurs pages à la description des moyens de conservation de la liberté en Hongrie par le moyen de la diète et des comitats (autrefois opposés à l'empereur Joseph II). On a l'impression de relire certains propos de Thouvenel ; cette conviction devient encore plus forte lorsque C. Robert s'attaque au monopole néfaste de la noblesse hongroise et à l'asservissement du « *bas-peuple* » ou de la « *classe agricole* ». Tout comme chez le

---

73 *Ibid.*, p. 416.

74 Thouvenel, op. cit., pp. 59-60 ; Xavier Marmier, *Du Rhin au Nil. Tyrol, Hongrie, provinces danubiennes, Syrie, Palestine, Egypte. Souvenirs de voyages par...* 2 vol., Paris, Arthus Bertrand, s.d. [1846], pp. 111-116.

75 C. Robert, op. cit., p. 429.

76 *Ibid.*



maréchal Marmont, le comte Démidoff ou Thouvenel, la noblesse hongroise sent heureusement le mal, et fait des efforts pour y remédier. On arrive ainsi à la diète de 1832(-1836), généralement considérée comme une « grande diète de réformes »<sup>77</sup>. (L'évocation des réformes avortées de Joseph II était aussi, on le sait, un *topos* des récits de voyages en Hongrie.) La diète aurait beaucoup fait en matière de politique sociale (amélioration du statut des paysans et des bourgeois). La vision sociale de C. Robert est au moins aussi intéressante que l'image qu'il donne de la société hongroise. Il a pertinemment recours à une stratification de la société hongroise en classes ; il est curieux de voir, à côté de la noblesse et du clergé dominants, les bourgeois et les paysans dans une situation opprimée. On est encore plus étonné quand on voit C. Robert entrer (sur les pages d'une revue déjà bien conservatrice !) à l'analyse comparée des systèmes électoraux hongrois et français, et surtout de conclure que le premier n'est pas forcément plus injuste que le deuxième. La critique du régime français situe clairement l'auteur dans le camp des opposants à la Monarchie de Juillet (en tout cas au système Guizot). C'est d'ailleurs la première fois que le texte interprète l'opinion des Magyars :

Mais, dira-t-on, qu'est-ce qu'un pays où tous les gentilshommes sont électeurs et éligibles, et où le plus vif scélérat, s'il est possesseur d'une terre noble, fût-elle de dix pieds carrés, peut devenir député de la nation ? Aux Français qui crieraient contre un tel système, les patriotes hongrois répondent qu'en France le droit ne repose pas plus qu'en Hongrie sur la capacité. D'un côté, c'est l'argent ou le cens qui donne les droits politiques, de l'autre c'est le hasard de la naissance. Entre les deux systèmes électoraux, il y a cette différence, que celui de la Hongrie reconnaît comme électeurs tous éligibles 500,000 hommes [nobles] sur 14 millions d'habitans, pendant que celui de la France, sur 33 millions de sujets, n'en admet pas 200,000 au droit électoral, et encore parmi ces privilégiés combien y a-t-il d'éligibles ?<sup>78</sup>

En restant dans sa logique, il suit l'avis des Hongrois libéraux sur les réformes à accomplir. Nous avons vu les inquiétudes de Thouvenel au

77 C. Robert, *op. cit.*, pp. 430-432. Voir encore à ce sujet Marmont, *op. cit.* ; Anatole de Démidoff, *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie exécuté en 1837*, Paris, 1840 ; Thouvenel, *La Hongrie et la Valachie*, *op. cit.*

78 C. Robert, *op. cit.*, p. 432-433.

sujet d'une révolte paysanne. L'opinion citée par C. Robert prévoit déjà l'émancipation des paysans et du « tiers-état » sans créer un système démocratique, puisque celui-ci conduirait, comme à l'Occident, au paupérisme (et donc à une révolution). Sachant qu'on est déjà en 1845, cette opinion de « réformes à petits pas » devait être celle du comte István Széchenyi, opposé déjà à un Lajos Kossuth désirant une émancipation nationale et sociale plus radicale<sup>79</sup>.

L'opinion des Hongrois est encore une fois citée, lorsque l'auteur parle de l'image de la France en Hongrie : « *Bien qu'ils nous préfèrent à tous les autres peuples, eux exceptés, les Hongrois nous critiquent souvent, il faut l'avouer, et non sans justesse.* »<sup>80</sup>

Malgré cette estime à l'égard des Français, la référence la plus fréquente des Hongrois était le système parlementaire anglais. En fait, une grande partie de la noblesse hongroise a apparenté le rôle joué par les deux tables de la diète à ceux de la *Chambre des Communes* et la *Chambre des Lords*. À tort, selon C. Robert, puisque l'esprit des deux systèmes n'est pas le même<sup>81</sup>.

Tout comme les récits de voyage, le texte de C. Robert donne aux Hongrois des conseils à suivre afin de s'assurer un avenir heureux. Ces conseils reflètent une vue assez particulière, remarquée déjà par Leszek Kuk. D'après C. Robert, la société hongroise, « *race orientale* », ne pourrait se renouveler (subsister) qu'en retrouvant sa place parmi les peuples gréco-slaves, et agir avec eux ; et surtout en concertation avec les Polonais. Au lieu des tentatives de modernisation (les réformes

---

79 Les événements de 1848-1849 apportant la mise en œuvre et l'échec de la « version Kossuth », Széchenyi apparut comme prophète visionnaire. Cependant, cette vision apocalyptique de l'avenir de la Hongrie l'a tellement perturbé que, après une courte participation au premier gouvernement hongrois de 1848, il a terminé sa vie dans une asile d'aliénés. Sur l'opposition des vues entre Széchenyi et Kossuth dans les années 1840 (et pour une orientation bibliographique), voir par ex. Kecskeméti, *La Hongrie et le réformisme libéral*, pp. 216-217. ; Kecskeméti, *La Hongrie des Habsbourg*, pp. 117-118.

80 C. Robert, *op. cit.*, p. 433.

81 *Ibid.*, p. 433-434. La principale erreur, peut-être volontaire, de la noblesse hongroise est relative au rôle et au caractère de la chambre basse. D'une part, le gouvernement n'avait aucune responsabilité devant elle ; d'autre part, les députés des comitats ont été élus (plutôt délégués) uniquement par la noblesse de leur circonscription, et leur nombre était de deux pour chaque comitat, faisant ainsi abstraction des réalités démographiques.

économiques, politiques et sociales), C. Robert conseille donc aux Hongrois une union motivée par des raisons spirituelles. Son opinion n'est pas sans fondement : vu les événements du XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs penseurs politiques hongrois vont aussi proposer la recomposition de la Hongrie en une « monarchie fédérale du Danube ». L'idée de la « confédération des pays du Danube », approuvée plus tard par des hommes politiques hongrois, comme Lajos Kossuth (après 1849) ou Oszkár Jászi (en 1918), apparaît donc dès 1845 chez C. Robert<sup>82</sup>.

Cependant, deux grandes questions sont passées sous silence dans cet article : la relation entre la Hongrie et l'Autriche (le nom de l'Autriche n'est même pas mentionné dans la partie consacrée à la Hongrie) et le problème des nationalités. De plus, Cyprien Robert, ayant voyagé en Europe centrale en 1843-1844, il n'a fait aucune allusion aux événements politiques contemporains.

Il n'en est pas ainsi dans le deuxième texte, paru quelques mois plus tard, mais encore en 1845. Cette étude, destinée à donner un « *examen critique* » des transformations de la Pologne, de la Bohême, de la Hongrie et de la Grèce par l'analyse des « *diètes de 1844* », est effectivement concentrée sur les évolutions politiques depuis 1840<sup>83</sup>.

L'analyse des deux types de rapports domine ce texte. Le premier est celui de l'Autriche et de la Hongrie, ou, plutôt, entre le cabinet de Vienne (conservateur) et la diète hongroise (libérale). Le deuxième existait entre le « *parti magyaromane* » et le « *parti illyrien* » en Hongrie même. Les deux rapports étaient, C. Robert le constate d'emblée, conflictuels<sup>84</sup>.

L'auteur salue d'abord les progrès faits par le mouvement libéral hongrois en 1842, lorsqu'il obligea le gouvernement autrichien à céder dans la question de l'aviticité. Il passe ensuite en revue les projets de

---

82 *Ibid.*, pp. 434-435 et 440. Oszkár Jászi, homme politique et historien (1875-1957). Intellectuel de gauche, conseiller du premier ministre (puis président) Mihály Károlyi lors de la *Première République* hongroise (octobre 1918-mars 1919), il s'est exilé dès le 1<sup>er</sup> mai 1919, peu après l'avènement d'une éphémère dictature communiste. Son livre *A monarchia jövője* (L'avenir de la Monarchie [autro-hongroise]), chef-d'œuvre de la pensée fédéraliste, a paru en automne 1918.

83 C. Robert, « Le Monde gréco-slave. Les diètes de 1844 dans l'Europe orientale. Situation des partis, tendances nouvelles, réformes politiques en Hongrie, en Illyrie, en Grèce, en Bohême et en Pologne », *Revue des Deux Mondes*, 1845/11, pp. 647-681 (Hongrie : pp. 648-660).

84 *Ibid.* p. 648.

réforme proposés par la noblesse hongroise à la diète de 1843-1844, contemporaine à son voyage. Ces propositions étaient les mêmes que le public français pouvait déjà connaître par les journaux : émancipation des « classes agricoles », réforme judiciaire (affaiblissement de la justice seigneuriale, publicité des plaidoiries, introduction d'un jury « à la française »), émancipation des communes et des villes royales, réforme des comitats. Le bilan de cette diète longue de dix-huit mois était très mince. Le hongrois est devenu la langue officielle du pays, on a simplifié la procédure des mariages mixtes (et le changement de religion), les roturiers et les étrangers ont reçu le droit d'acheter une terre et prendre ainsi des charges. Enfin, on a réglé la corvée due par les paysans à l'État<sup>85</sup>.

L'Autriche n'a demandé qu'une seule chose : un impôt sur la noblesse. Lorsque la Chambre des Magnats l'a refusé à cause de doutes constitutionnels, l'Autriche a tout bloqué. L'archiduc Charles, oncle de l'empereur Ferdinand, devait encore faire une tentative pour convaincre la diète, mais celle-ci repoussa la proposition<sup>86</sup>. À ce propos, Cyprien Robert rompt le silence respectueux observé par les voyageurs relativement aux manières du gouvernement autrichien en matière de propagande et manipulation politiques :

...quand le vénérable archiduc eut soulevé de nouveau la question d'impôt, les discours salariés de quelques orateurs ministériels, qui brûlaient de se signaler sous les yeux de leur chef, ne furent accueillis que par des huées universelles, et la diète se contenta de voter dédaigneusement un subside provisoire. Le lendemain l'archiduc prononçait la dissolution de l'assemblée, qui, après avoir écouté un pieux discours et reçu la bénédiction du primat de la Hongrie, se dispersa en mille directions dans les

---

85 Selon C. Robert, l'intention de Vienne était de maintenir la corvée. Il s'agissait de la corvée destinée à l'entretien des routes et autres voies de communication dont le comte Démidoff déplorait déjà les conséquences dans son récit. Cf. C. Robert, 1845/11, pp. 649-657 (corvée : p. 656) ; Démidoff, *op. cit.*, pp. 44-45.

86 « *L'archiduc Charles* » : il s'agit de Charles de Habsbourg-Lorraine ou de Teschen (1771-1847), frère de l'empereur François. « *L'empereur Ferdinand* » : Ferdinand V, fils de l'empereur François II, couronné roi de Hongrie en 1830, mais ne commençant à régner qu'en 1835, à la mort de son père. De capacités mentales contradictoires (réputation d'un esprit faible, mais parlant cinq langues !), soumis à l'influence du chancelier Metternich, il resta un peu à l'écart des événements. Le 2 décembre 1848, son propre cabinet le poussa à abdiquer en faveur de son neveu François-Joseph.

steppes héréditaires. L'Autriche, malgré sa défaite, n'en a pas moins fait annoncer par les principaux journaux de l'Europe que l'archiduc avait reçu des Maghyars [sic] les témoignages d'un dévouement enthousiaste.<sup>87</sup>

Cyprien Robert ne laisse planer aucun doute sur la raison de l'échec des réformes : c'était la résistance du gouvernement impérial. Il commence à prendre parti nettement pour les Hongrois, et le ton qu'il emploie est très critique à l'égard du gouvernement autrichien. Il qualifie même ce dernier de « despotique » :

De toutes les lois discutées et admises en 1844 pour soulager les classes opprimées, le gouvernement n'a ratifié que celles dont il espère tirer profit pour son despotisme.<sup>88</sup>

La Hongrie demeure encore un pays arriéré, figé dans son système féodal. Mais (et cela marque une évolution par rapport aux récits de voyage des années 1830-1840), la faute n'incombe plus à la seule noblesse hongroise ; le gouvernement impérial y a sa part de responsabilité, chaque jour croissante. L'opposition entre l'Autriche et la Hongrie se fait jour dans le texte ; mais, selon C. Robert, le fond du conflit était une « *guerre des races* » (des peuples) à l'intérieur de l'Autriche.

Le domaine où la faute pourrait être imputable à l'aristocratie magyare, était celui des relations magyaro-illyriennes. La *guerre des langues*, donc l'imposition du hongrois comme seule langue officielle du « royaume uni de Hongrie » tournerait les sujets slaves contre les Hongrois. Et le parti magyaromane devrait regarder avec plus de prudence les fausses rumeurs qui font de tout Slave de Hongrie un agent du panslavisme russe.

La solution serait évidemment une réconciliation entre Hongrois et Croates, ces deux peuples ayant reçu leurs institutions « *des Hellènes* »<sup>89</sup>.

Le troisième article de Cyprien Robert, ayant encore trait à la Hongrie, a paru à la fin de l'année 1846, donc plus de deux ans après son voyage. Le sujet de cette étude était déjà la lutte et la coexistence des

87 C. Robert, 1845/11, p. 655.

88 *Ibid.*, p. 656.

89 *Ibid.*, p. 660.

deux panslavismes (panslavisme russe et austro-slavisme)<sup>90</sup>. Il s'y occupait déjà peu de la Hongrie ; le nom du pays revient plutôt lorsqu'il fallait citer un exemple à l'illustration de telle ou telle thèse. La plus évidente des références se fait quand l'auteur parle des dangers d'une politique autrichienne de division sociale à l'intérieur des peuples slaves. La Hongrie est citée comme un pays où la condition défavorisée des paysans pourrait donner cause à l'inquiétude. On voit ici le retour de l'ancienne critique antinobiliaire : « *Quant à la Hongrie, on sait trop à quel misérable rôle se trouve réduite toute la partie de la population qui n'est pas noble.* »<sup>91</sup> Pourtant le contexte (le caractère vicieux de la politique autrichienne) montre qu'il s'agit désormais moins d'accuser l'aristocratie hongroise que d'apprendre au public occidental quels dangers menacent les peuples slaves intégrés dans de vastes empires ignorant l'importance de la nationalité.

## Hyppolite Desprez et la Hongrie

À côté de Cyprien Robert, un autre auteur a aussi publié dans la *Revue des Deux Mondes* des études nourries de l'expérience d'un voyage en Hongrie. Cet auteur-voyageur, Hippolyte Desprez, est plus connu par les lecteurs hongrois que Cyprien Robert. Une de ses études écrites sur l'échec de la guerre d'indépendance hongroise de 1848-1849, parue dans la *Revue des Deux Mondes* dès septembre 1849, a même été publiée en hongrois dans le recueil *Francia tükör*, en 1987<sup>92</sup>. Le rédacteur du même volume, Endre Bajomi Lázár a eu le soin d'y ajouter une notice bibliographique des plus détaillées. Félix-Hyppolite Desprez (1819-1898) a commencé sa carrière, après des études de droit, comme collaborateur d'annuaires politiques (1840-1843). En 1845, il a entrepris un voyage en Europe centrale et aux Balkans, et il alla jusqu'à Constantinople. Influencé par les vues du Polonais Czartoryski et du Roumain

90 C. Robert, « Les deux panslavismes. Situation actuelle des peuples slaves vis-à-vis de la Russie », *Revue des Deux Mondes*, 1846/16, pp. 452-483 (Hongrie : pp. 452-476, *passim*).

91 *Ibid.*, p. 470-471.

92 H. Desprez, « A magyar szabadságharc vége » (La fin de la guerre d'indépendance hongroise), *Francia tükör*, pp. 95-115.

Bălcescu, il prôna une alliance entre les peuples d'Europe centrale. Se consacrant à la publication des livres sur les Balkans sous la Deuxième République, il a parcouru une carrière diplomatique brillante sous le Second Empire et la Troisième République. Il a même participé au congrès de Berlin (1878). Son dernier poste fut l'ambassade auprès du Saint-Siège (1880-1884)<sup>93</sup>.

Pendant l'année 1847, il a publié quatre articles dans la *Revue des Deux Mondes* où il était question de la Hongrie et de la société hongroise<sup>94</sup>. Comme chez Cyprien Robert, il s'agissait d'impressions cueillies et d'expériences vécues sur le terrain. Le voyage étant récent dans son cas aussi, il devait y laisser son empreinte. Et l'on peut repérer sans peine les traces du voyage. Il en va ainsi déjà pour le titre du premier article. Ces « *Souvenirs de l'Europe orientale* » sont effectivement ceux de la première partie d'un voyage effectué en Autriche (Tyrol, Carinthie, Carniole), en Croatie, en Hongrie, en Transylvanie et dans les principautés roumaines. (La deuxième partie du récit de voyage sera publiée un peu plus tard, à la fin de l'année 1847<sup>95</sup>.)

Le texte était écrit et se lit aussi comme un récit de voyage. Tous les traits caractéristiques du récit de voyage s'y rencontrent. L'auteur devient le narrateur de son propre voyage. Le déroulement du voyage et l'expérience vécue se manifestent directement par l'utilisation du pronom personnel « je ». Une nette séparation s'effectue également par cette voie entre les choses vues (informations directes) et les choses apprises (informations indirectes). L'auteur commence son récit savant par préciser la date de son départ (entrée sur le territoire) et son itinéraire. Il s'agit dans cette première partie d'un voyage à Agram (aujourd'hui

93 Cf. *Franczia tükör*, pp. 608-610. On remarquera tout de même que la notice biographique publiée dans cet ouvrage ne pouvait pas encore préciser l'année du voyage de Desprez. Nous l'avons retrouvée au début d'une de ses études. Cf. H. Desprez, « Souvenirs de l'Europe orientale. La Grande Illyrie et le mouvement illyrien », *Revue des Deux Mondes*, 1847/17, p. 1009.

94 H. Desprez, « Souvenirs de l'Europe orientale. La Grande Illyrie et le mouvement illyrien », *Revue des Deux Mondes*, 1847/17, pp. 1007-1029 ; H. Desprez, « De la colonisation militaire en Autriche et en Russie », *Revue des Deux Mondes*, 1847/19, pp. 722-735 ; H. Desprez, « Les paysans de l'Autriche », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 332-349 ; H. Desprez, « La Hongrie et le mouvement magyare », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 1068-1089.

95 H. Desprez, « La Hongrie et le mouvement magyare », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 1068-1089.

Zagreb, capitale de la Croatie), par les provinces autrichiennes de Tyrol, Carinthie et Carniole, effectué au début d'automne 1845<sup>96</sup>. La plupart de la narration se passe en territoire croate, ou, comme le dit l'auteur, *illyrien*. La slavophilie de l'auteur ne fait aucun doute ; pour lui, déjà l'aspect physique du paysan illyrien est sympathique :

Je traversai lentement la Carinthie et la Carniole, prêtant une oreille attentive aux premiers sons de la langue illyrienne, mêlée encore, en ces deux provinces, aux sons moins harmonieux de la langue germanique. Les populations avaient changé, et, sous la race des maîtres du pays, je reconnais-sais, déjà plus nombreux et plus vifs, les vrais enfants de la race illyrienne. Ici, c'était un paysan revenant de la ville sur son chariot, au grand galop de ses chevaux ; plus loin, de jeunes montagnards, pieds nus et les cheveux flottants, descendaient au pas de course une cime escarpée, rivalisant de vitesse et de témérité. Cette vivacité, cette gaieté bruyante et impétueuse, me frappèrent encore davantage, sitôt que j'eus passé la ligne de douanes qui sépare les provinces autrichiennes de la Croatie et de la Hongrie. D'où venait cet air de contentement, cette joie plus expansive et plus ouverte ?<sup>97</sup>

L'objectif de ce voyage était la visite de la *congrégation* d'Agram, une sorte de diète provinciale<sup>98</sup>. Comme le voyageur se trouve (volontairement) au centre du mouvement national croate, la Hongrie et les Hongrois ne peuvent être évoqués que par opposition. Il y trouve deux prétextes. Le premier est l'agitation des Hongrois de Turopolie, désireux de prendre part directement aux délibérations de la congrégation, le deuxième les relations conflictuelles entre nationalismes croate et hongrois<sup>99</sup>. Dans les deux cas, les Hongrois apparaissent comme les ennemis de l'épanouissement du sentiment national croate. Pourtant, le rôle de l'Autriche est désormais clair : elle utiliserait les Croates pour réduire les Magyars<sup>100</sup>. Ce pressentiment se vérifiera malheureusement en 1848, où la première attaque armée contre la Hongrie révolutionnaire, dirigée par le ban Jellačić, viendra du côté de la Croatie. Le texte est intéressant d'un

---

96 Cf. H. Desprez, « Souvenirs de l'Europe orientale. La Grande Illyrie et le mouvement illyrien », *Revue des Deux Mondes*, 1847/17, p. 1009.

97 *Ibid.*, p. 1010.

98 *Ibid.*, pp. 1014-1016.

99 *Ibid.*, pp. 1013-1014 et 1018-1021.

100 *Ibid.*, p. 1025.



autre point de vue aussi : en désignant l'hospitalité comme une « *vertu orientale* », Desprez signale que « *l'Orient commence aux frontières occidentales de la Hongrie* »<sup>101</sup>. Bien que l'intention était sans doute de flatter un peu les peuples d'Europe centrale, cette définition coïncide de manière flagrante avec celle professée par le cabinet de Vienne<sup>102</sup>.

Le voyage de Desprez ne s'arrêta pas définitivement à Agram. Désireux de voir le « magyarisme », ce grand ennemi des nationalités du Danube dans son berceau, il s'est décidé à aller en Hongrie. La continuation de son récit était intégrée dans le texte de son deuxième grand article, qui a paru à la fin de l'année dans la *Revue des Deux Mondes*<sup>103</sup>. La date n'était peut-être pas choisie au hasard : on a inauguré la dernière diète de l'ère des réformes le 11 novembre 1847.

Tout comme dans le texte précédent, les traces du voyage se relèvent ici et là. Par contre, on ne débute point par une description du voyage même. L'auteur se voit d'abord obligé de définir ce que C. Robert a déjà fait deux ans plus tôt, sur les pages de la même revue. Il s'agit de la distinction entre *Hongrois* et *Magyares* (*sic*). Le premier souvenir du voyage ne vient qu'après une sorte d'introduction historique (l'origine des Magyars, la bataille de Mohács, la ruse de l'Autriche), passage obligé dans les récits de voyage<sup>104</sup>. Il dit avoir dû faire « *quatre-vingt-dix lieues de plaine* » avant d'atteindre sa destination, la ville de Pozsony (*Presbourg* dans le texte, aujourd'hui Bratislava, capitale de la Slovaquie)<sup>105</sup>. Il traversa en effet la Transdanubie, une région très accidentée, sans véritable plaine (à l'exception d'une petite région juste au sud de Pozsony). Bien que le côté physique de son voyage soit secondaire dans le récit, on se doit d'expliquer ce phénomène curieux. Les conclusions d'un article d'Alexandre Eckhardt peuvent nous renseigner à ce point. Il s'agirait en effet d'un « préjugé géographique ». Le paysage le plus marquant de la Hongrie était la Grande Plaine, appelé aussi « *puszta* » ; et le pays a même été identifié à cette catégorie morphologique. Ceux qui ont réellement voyagé en Hongrie, devaient passer par la Grande Plaine ;

---

101 *Ibid.*, p. 1016.

102 Cf. par ex. Thouvenel, *op. cit.*, p. 112.

103 H. Desprez, « La Hongrie et le mouvement magyare », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 1068-1089.

104 Il s'y réfère à d'anciens auteurs hongrois et un historien contemporain, István Horváth. Cf. H. Desprez, *La Hongrie et le mouvement magyare*, pp. 1068-1069.

105 *Ibid.*, p. 1071.

l'absence d'allusion à cette région aurait provoqué des doutes sur la réalité du voyage<sup>106</sup>. De Pozsony, Desprez se dirigea vers Esztergom et Pest. Il a continué sa route vers le sud-est, a traversé la Tisza et pénétré en Transylvanie pour passer dans les principautés roumaines de Moldavie et de Valachie. Il a apparemment passé l'automne en Hongrie<sup>107</sup>.

Le voyage en Hongrie de Desprez commence par le passage du Drave. En débarquant en Hongrie, il voit des hommes et une société tout à fait différents de ceux qu'il a rencontrés en Croatie. Cela va jusqu'aux caractéristiques physiques et mentales des gens. Le portrait n'est pas très flatteur : les Hongrois sont nettement inférieurs aux Croates :

Nous passâmes la Drave à une journée au nord d'Agram, et je me trouvai tout d'un coup, sans transition, au milieu d'une société nouvelle. Les villages offraient le même aspect de simplicité primitive et de misère qu'en Illyrie : des maisons recouvertes de chaume et souvent sans cheminée, des sièges de bois et rarement des lits. Cependant, à la place de ces grands corps bruns, de ces robustes Croates à la taille élancée, au visage ovale, à la physionomie ouverte et presque enfantine, nous avions devant nous une population forte aussi, mais ramassée, au visage rond, à la physionomie orgueilleuse et rude. Cette population est hospitalière et bienveillante, mais non point, pour l'étranger du moins, avec cette sympathie empressée et fraternelle qui nous saluait au foyer illyrien. Cette réserve n'a pourtant rien qui déplaie, car elle ne cesse point d'être simple, et elle peut passer pour de la gravité orientale.<sup>108</sup>

Desprez est sans doute arrivé dans le comitat Zala (sud-ouest du Royaume de Hongrie). La rapidité de son trajet (plus de quatre-vingt kilomètres en un seul jour entre Zagreb et le Drave) s'explique par ce qu'il avait emprunté une des meilleures routes de la Hongrie, reliant

---

106 Alexandre Eckhardt, « Les Hongrois vus par l'étranger », *Revue d'Histoire comparée*, 1944, pp. 46-48. Il cite aussi l'exemple des voyageurs belges qui, venus au Congrès eucharistique de Budapest en 1938, vont en train de la frontière occidentale de la Hongrie jusqu'à Székesfehérvár. Il traversent la Transdanubie la nuit et ne se réveillent qu'à leur arrivée. Dans leur récit, ils relatent cependant la traversée de la puszta et affirment l'avoir bien vue ! A. Eckhardt a publié son étude d'abord en hongrois. Voir Sándor Eckhardt, « A magyarság külföldi arcképe », in : Gy. Szekfű (dir.), *Mi a magyar ?* Budapest, 1939, pp. 87-136.

107 Desprez, *La Hongrie et le mouvement magyar*, p. 1089.

108 Desprez, *La Hongrie et le mouvement*, p. 1071.

Vienne à Fiume (aujourd'hui Rijeka, port maritime au sud-ouest de Zagreb). C'était aussi une des routes de poste les plus fréquentées<sup>109</sup>. Desprez a dû passer par Varasd (passage du Drave), Csáktornya, Lendva, Lővő, Körmend, Szombathely, Kőszeg, Sopron et (probablement) Vienne. L'autre possibilité était de quitter cette route à Körmend en direction de Győr, en louant une voiture privée. (Dans ce cas, il était possible de traverser des plaines marécageuses.) La section Győr-Pozsony faisait partie de la ligne Vienne-Buda<sup>110</sup>.

Les premiers Hongrois que Desprez a rencontrés étaient des « *pay-sans gentilshommes* », c'est-à-dire des nobles appauvris, menant une vie d'agriculteur. Il s'agit de la même couche que le maréchal Marmont désignait dix ans plus tôt sous le nom de « *gentilshommes prolétaires* », à la différence que ceux-ci habitaient dans les villes<sup>111</sup>. Cette appartenance à la noblesse, seule « classe politique » en Hongrie, explique leur extrême agilité lorsqu'il est question de politique. Nobles pauvres, leur seul privilège était d'user de leurs prérogatives politiques. Leurs idées paraissent fort ridicules au voyageur, qui y voit l'irrationalité du *magyarisme*. Il s'en amuse tout de même, et va jusqu'à citer la célèbre anecdote sur l'impact du comte Rodolphe Apponyi sur Louis-Philippe :

Si d'ailleurs... on sait diriger la conversation sur le terrain de la politique, on trouvera tout d'un coup ces hommes si contenus expansifs à l'excès, comme si, malgré leur indigence, ils vivaient principalement pour la chose publique. Quelles exagérations d'ailleurs dans ce langage hyperbolique ! Que de croyances bizarres ! Nous entendons, de la bouche de ces paysans drapés dans leurs peaux de mouton huileuses, que le peuple magyare est le plus grand des peuples, et que la langue nationale est la plus harmonieuse des langues... Nous saurons aussi (car le paysan n'est point sans

109 Pour l'état du réseau des lignes de poste au début du XIX<sup>e</sup> siècle, voir la carte détaillée de Ferenc (Franciscus) Karacs, *Mappa postalis inclyti Regni Hungariae partiumque eidem adnexarum districtus postales discernens Per Franciscum Karacs*, Pestini, MDCC-CII.

110 Voir à ce sujet Karacs, *op. cit.* ; Gyula Antalfy, *A honi utazás története* (Histoire du voyage en Hongrie), Budapest, 1943, pp. 122-125, 166-175 et hors-texte (carte) XVIII-XIX. On note que la ligne Vienne-Buda figure parmi les itinéraires recommandés aux voyageurs par les guides du voyage du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Cf. Heinrich August Ottokar Reichard, *Guide des voyageurs en Europe. Tome 4. 3<sup>e</sup> partie : Italie, Hongrie, Turquie, Espagne et Portugal*, Paris, Langlois, 1818, p. 14-15.

111 Voir *supra* et Marmont, *op. cit.*, p. 30.

songer à la gloire extérieure du pays), nous saurons que l'ambassadeur d'Autriche à Paris, très puissant par la vertu de sa nationalité sur le roi des Français, l'a déterminé ou contraint à étudier la langue héroïque, l'idiome magyare, tout comme la diète a fait pour sa majesté le roi de Hongrie. Et s'il est quelque paysan gentilhomme qui pense que la France n'est point convenablement gouvernée, nous le verrons, dans la prochaine assemblée de comitat, proposer que le rappel du comte Apponyi soit demandé par députation à Vienne.<sup>112</sup>

Cependant, l'existence de cette masse nobiliaire est dangereuse dans un pays comme la Hongrie où la noblesse détient seule les droits politiques. Les seigneurs riches, en corrompant les simples nobles, peuvent utiliser ceux-ci dans leur intérêt, surtout au moment de l'élection des députés à la diète. L'autre menace que représente cette masse manipulée est l'ignorance et l'indifférence à l'égard des autres peuples du royaume. La scène typique de la parade « orientale » de la noblesse hongroise, connue des descriptions de couronnements et des séances de la diète apparaît aussi chez Desprez. Il en est de même pour la richesse du prince Esterhazy, son armée privée et son arbre généalogique<sup>113</sup>.

Les conclusions de C. Robert sont aussi de retour : les jeunes nobles libéraux regardent peu la France et cherchent une parenté avec le régime britannique. Bien que d'une manière plus détaillée, H. Desprez reprend ici l'argumentation de son prédécesseur<sup>114</sup>.

Jusqu'à ce point, H. Desprez n'a trouvé que des phénomènes à réfuter. Ce qui commence à lui plaire, c'est la « formation politique » des jeunes nobles hongrois. L'existence d'une opposition entre libéraux et conservateurs à la diète retint aussi son attention<sup>115</sup>. Comme au moment de son voyage il n'y avait point de diète, ce trait lui devait parvenir de ses lectures. Par exemple, les journaux français des années 1840 relataient les combats entre les deux grands camps politiques.

La deuxième partie de l'article était destinée à retracer et expliquer « l'histoire politique des Magyars » ; c'est-à-dire les dernières décennies

---

112 Desprez ajoute encore dans une note de bas de page : « Cette proposition a été faite dans le comitat de Pesth il y a deux ans. » Desprez, *La Hongrie et le mouvement magyare*, p. 1071.

113 *Ibid.*, p. 1072. Cf. aussi Marmont, *op. cit.*, pp. 30-32.

114 *Ibid.*, p. 1073.

115 *Ibid.*, p. 1074.

de leur histoire, et surtout le développement du sentiment national. Elle ferait cela même dans l'intérêt des Magyars, afin de dépouiller leur histoire des mythes et des légendes flatteurs, et leur tendre ainsi un miroir juste. La naissance du magyarisme aurait été provoquée par les réformes maladroites de Joseph II. L'enthousiasme national refoulé par les régimes oppressifs pendant plusieurs siècles était de retour à la diète, en 1825. Desprez fait cependant une distinction entre sentiment national et désir d'indépendance. Pour illustrer sa thèse, selon laquelle les Hongrois voulaient seulement se mettre en valeur sans rompre avec l'Autriche, il cite (et il est le seul à le faire parmi tous nos auteurs) l'exemple de « l'offre napoléonienne »<sup>116</sup>.

La leçon d'histoire du temps présent continue pour les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* par l'union du parti libéral et du parti national à la fin des années 1820. Les premiers « grands Hongrois » mentionnés sont le comte István Széchenyi et le baron Miklós Wesselényi (le prince Esterhazy ou le comte Apponyi ne peuvent pas être rangés parmi les grands hommes). La présentation de leurs activités dans les différents domaines de la vie économique ou politique occupe plusieurs pages et semble être au cœur de l'étude<sup>117</sup>. Les résultats obtenus grâce à l'action de ces deux personnages (par exemple la fondation de l'Académie des sciences de Hongrie en 1825) sont cependant qualifiés des « conquêtes du magyarisme ». Mais on a commis une erreur : en valorisant le Magyar au détriment du Hongrois, on a privé la majeure partie de la population d'une vie nationale. Cela a empêché l'union des peuples contre l'Autriche et profite même à celle-ci. En soutenant la division nationale, elle peut dominer sans grande peine. La réaction des peuples slaves était naturelle : pour s'opposer à la dominance hongroise, ils créèrent leurs propres mouvements nationaux, d'abord littéraires, puis linguistiques et déjà politiques. La présentation des activités des Slovaques, des Croates et des Roumains confirme même pour le lecteur sceptique que ces peuples, privés de droits politiques (ou ne disposant que partiellement, à l'image des Croates) peuvent haïr à juste titre les Magyars<sup>118</sup>. Ceux-ci ont

---

116 En 1809, Napoléon I<sup>er</sup> a promis l'indépendance nationale aux Hongrois au cas où ils n'entreraient pas en guerre aux côtés de l'Autriche. La publicité de cette proclamation reste douteuse jusqu'à nos jours.

117 Desprez, *La Hongrie et le mouvement magyar*, pp. 1076-1077.

118 *Ibid.*, p. 1078-1080.

commis encore une grosse erreur en croyant que tous les mouvements slaves ont été agencés par la Russie alors qu'un simple constat des événements de Pologne aurait suffi à se convaincre du contraire<sup>119</sup>.

La reprise du combat national est liée au nom de l'écrivain slovaque Jan Kollar, « fondateur » du panslavisme, qui affirmait dès 1837 la possibilité d'une langue slave et trouvait que le panslavisme serait le véritable porteur de la civilisation en Europe centrale. Ces thèses, autant d'attaques contre les Magyars, ont abouti à une conclusion : les peuples slaves pourraient rajeunir toute l'Europe<sup>120</sup>.

Le conflit magyaro-slave a préparé le terrain à l'action de l'Autriche. Elle a pu constituer un parti conservateur en Hongrie. Ce parti conservateur ne pourrait tout de même pas exister sans les votes des députés croates à la diète, puisque ceux-ci, indignés par la dominance absolue de la noblesse magyare dans toutes les institutions du pays, ont espéré d'obtenir ainsi des avantages. Le texte les déculpabilise tout de suite en disant qu'ils agissaient contre leurs passions (convictions, sans doute libérales)<sup>121</sup>.

L'année 1837 était d'ailleurs une date charnière dans l'histoire du magyarisme. Avec le déclin de l'action de Széchenyi et de Wesselényi, une période d'incertitude et de découragement commençait. Selon Desprez, l'issue aurait été le discours de Széchenyi à l'Académie de Pest en novembre 1842. Széchenyi aurait reconnu le danger de l'*ultramagyarisme* et appelé les Hongrois à se retenir.

Ce discours, qui a d'ailleurs sa place dans la querelle entre Széchenyi et Kossuth, a été particulièrement mal reçu par l'opinion hongroise qui y voyait une nouvelle attaque contre la politique de Lajos Kossuth, représentant de la voie démocratique dans la question de la modernisation de la Hongrie. Cet accueil froid a renforcé l'isolation de Széchenyi à l'intérieur de la classe politique hongroise et provoqué son rapprochement – humiliant – avec le cabinet de Metternich. D'après les adversaires de Széchenyi, le discours a justifié les attaques hungarophobes des nationalités. Déjà une note de bas de page de Desprez signale que Wesselényi, « *quoique retenu par une douloureuse cécité, a élevé la voix du fond*

---

119 *Ibid.*, p. 1080.

120 *Ibid.*, p. 1081.

121 *Ibid.*, p. 1082.

de sa retraite pour condamner cette déclaration. » D'après l'opinion de l'historiographie hongroise d'aujourd'hui (proche de celle de Desprez), Széchenyi aurait eu justement peur des conséquences des excès nationaux (notamment au sein de la petite et moyenne noblesse hongroise, désireuse de redistribuer les postes politiques)<sup>122</sup>.

L'appel de Széchenyi n'étant pas entendu, les Magyars ont continué leurs « errements », notamment en adoptant, dans un contexte d'agitation des nationalités, le hongrois comme unique langue officielle du royaume<sup>123</sup>.

On voit un peu plus tard le retour d'un autre *topos*. Comme les auteurs des récits de voyage ou Cyprien Robert, Hyppolite Desprez se félicite de l'existence d'un parti progressiste en Hongrie, dont les revendications étaient le contrôle des affaires du pays par la diète, la suppression de l'aviticité, l'égalité répartition des charges et l'émancipation des paysans (serfs). Comme ces idées se répandaient dans tout l'empire, le magyarisme devrait délaisser ses prétentions injustes envers les autres peuples de la monarchie, et travailler sur la constitution d'un véritable parti libéral unificateur de toutes les nationalités<sup>124</sup>. Mais à Pest, le voyageur rencontre des illusions magyaromanes. Ceci l'amène à prédire la fin de la « *race magyare* » face à la supériorité numérique des Slaves.

Devant le danger, il donne aussi un conseil aux Hongrois magyars désireux de sauver la Hongrie. Ils devraient tirer la leçon de leur sympathie envers les Polonais, et se réconcilier avec les autres peuples slaves (et les Roumains). La solution des conflits serait donc l'amitié des peuples dans le bassin des Carpathes : « *Hors de cette union déjà tardive, il n'y a pour eux point de salut : la Hongrie marche à une dissolution inévitable, et le peuple magyare à des catastrophes certaines.* »<sup>125</sup> La prophétie de Desprez se justifiera à plusieurs reprises dans l'avenir. Le manque de compréhension de la classe politique hongroise à l'égard des problèmes des nationalités s'est montré lourd de conséquences d'abord pendant la

---

122 *Ibid.*, p. 1083. Voir à ce sujet Kecskeméti, *La Hongrie et le réformisme libéral*, pp. 216-217.

123 *Ibid.*, p. 1084.

124 *Ibid.* pp. 1084-1086.

125 *Ibid.* p. 1089.

guerre d'indépendance de 1848-1849, mais aussi à la fin de la Première guerre mondiale<sup>126</sup>.

Vers la fin du texte, on retrouve le cadre de la réflexion : le récit de voyage. Le voyageur entend réciter dans une auberge près de la Tisza, le poème de Mihály Vörösmarty, *l'Appel* (1836), dont il trouve la morale rétrospectivement fort à propos :

Un poète fort populaire, M. Worosmarty, a entrevu le secret de cette crise dans un hymne national qui est regardé comme une sorte de Marseillaise : C'est la vie ou c'est la mort. Certes, le poète espère bien que ce sera la vie, et, en songeant à toutes les souffrances que la race magyare a traversées, il ne croit pas qu'elles puissent rester sans récompense ; il compte sur un temps meilleur. Cependant des doutes pleins d'angoisse se mêlent à cet acte de foi, et il parle aussi, à défaut de ce temps meilleur, d'une grande ruine qui serait consommée, du cadavre d'un royaume qui roulerait dans le sang, du tombeau d'une nation autour duquel les peuples en deuil viendraient un jour pleurer. J'ai entendu pour la première fois cette mâle poésie sous l'humble toit d'une auberge de la Theiss, au moment de quitter le pays magyare pour arriver chez les populations roumaines. Un voyageur la récitait, après des danses bruyantes dont nos hôtes nous égayaient pour abrégier les heures d'une soirée d'hiver. Je ne saurais dire avec quel saisissement religieux nobles et paysans l'écoutaient, comme si ces paroles eussent répondu aux plus secrets instincts des cœurs. Pour moi, elles avaient plus que l'intérêt d'une nouvelle observation à recueillir ; elles résumaient tout ce que j'avais appris sur le magyarisme, elles déroulaient devant mes yeux les principaux traits du passé et sans doute aussi de l'avenir de la race magyare : un long enchaînement de victoires et de défaites, beaucoup de gloire et beaucoup de malheurs, et, au bout de ces vicissitudes, l'alternative d'un nouveau triomphe à remporter par la prudence ou d'une chute qui serait la dernière.<sup>127</sup>

Le texte même de Desprez aurait pu être un appel à la prudence. Outre ses qualités prophétiques, c'est la vision conflictuelle des réalités

---

126 La guerre d'indépendance de 1848-1849 a été marquée par des révoltes nationales chez toutes les populations, et une prise d'armes aux côtés de l'Autriche par des Croates et des Serbes. Après la Grande Guerre, le territoire de l'Autriche-Hongrie a été bientôt partagé entre les « États-nations » naissants ou agrandis (Autriche, Hongrie, Italie, Tchécoslovaquie, Pologne, Roumanie, Royaume des Serbes, Croates et Slovènes [Yougoslavie]).

127 Desprez, *La Hongrie et le mouvement magyare*, p. 1089.



hongroises qui domine. Il était porté à la connaissance du public français que le Royaume de Hongrie était accablé de conflits à la veille de la révolution de 1848. Opposition entre libéraux-progressistes et conservateurs, conflit austro-hongrois, antagonismes sociaux (problème de l'affranchissement des serfs) et problèmes nationaux perduraient. De tous, ce dernier paraît le plus important et le plus dangereux. À côté de ce trait dominant, les anciens « lieux communs » des récits de voyages en Hongrie sont présents : noblesse appauvrie, faste des magnats, scènes des comitats, la *puszta*... La partialité des vues (l'auteur ne laisse même pas de doute sur sa slavophilie) contraste curieusement avec le fédéralisme et l'amitié des peuples que le texte conseille. Par cette proposition, Hypolite Desprez rejoint une fois de plus les arguments de Cyprien Robert.

Les deux autres textes publiés par Desprez dans la *Revue des Deux Mondes* en 1847 sont des études basées sur la lecture d'ouvrages parus en allemand, en roumain ou en français. Le premier a pour objectif de donner une étude comparée de l'histoire et de la fonction des frontières militaires de l'Autriche et de la Russie. Ainsi on précise que la population des frontières militaires comprend 100000 Hongrois (sur 1200000 habitants), et que les idées nationales hongroises se répandent aussi parmi cette population. Les autres occurrences sont toutes relatives à l'histoire<sup>128</sup>. L'auteur s'y appuie sur un ouvrage allemand paru à Vienne en 1847 et sur la *Statistique de la Hongrie* d'Elek Fényes (lu également en allemand)<sup>129</sup>. Dans ce texte, la Hongrie n'est mentionnée que rarement, et uniquement sous les rapports qu'elle pouvait avoir avec les frontières militaires<sup>130</sup>. Le deuxième traite de la situation des paysans dans l'Empire d'Autriche<sup>131</sup>, et se base également sur des livres étrangers<sup>132</sup>.

128 H. Desprez, « De la colonisation militaire en Autriche et en Russie », *Revue des Deux Mondes*, 1847/19, pp. 722-735 (Hongrie : pp. 723-729, *passim*).

129 Carl Freiherrn V. Pidoll zu Qunintench, *Einige Worte über die Russischen militär-Kolonien im vergliche mit der K.-K. Österreichischen militär-Grenze und mit allgemeinem Betrachtungen darüber* ; E. Fényes, *Statistik des Koenigreichs Ungarn*, Pesth, 1844-1847.

130 Cf. H. Desprez, *De la colonisation*, p. 728. On se rappelle que les frontières militaires ne faisaient pas partie de l'administration hongroise : elles étaient dirigées directement de Vienne.

131 H. Desprez, « Les paysans de l'Autriche », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 332-349 (Hongrie : pp. 333-349, *passim*).

132 *Galizien und die Robotfrage*, Leipzig, 1846 ; E. Fényes, *Statistik*, *op. cit.* ; Laurianu et Balcesco, *Magazinul istoric pentru Dacia*, Bucharest, 1847 ; Schopf, *Organische Verwaltung der Provinz Boehmen*, Prague, 1847 ; *L'Autriche et son Avenir*, Paris, 1847.

## Conclusion

Le grand slaviste Cyprien Robert qui traita des questions hongroises dans trois articles parus dans la *Revue des Deux Mondes* en 1845 et en 1846, se présentait déjà comme un champion de la cause slave.

Dans son premier article, consacré à l'étude des régimes politiques (les « constitutions ») de l'Europe de l'Est, les Hongrois apparaissent comme un peuple ayant sa place parmi les « Gréco-Slaves », donc les autres populations de l'Est. L'auteur contredit ainsi les tentatives des Hongrois de prouver leur appartenance à l'Occident. La Hongrie est aussi évoquée comme la terre d'une « liberté démocratique » conservée par la diète et les comitats. C. Robert relatait aussi la toute-puissance de la noblesse hongroise ; mais chez lui, celle-ci sentait déjà le besoin des réformes. Tout comme les auteurs des récits de voyage, C. Robert a proposé une recette pour l'avenir. Ce serait l'union des peuples dans une « confédération des pays du Danube ».

Le deuxième texte présente déjà les relations conflictuelles des Hongrois et de l'Autriche. Bien que la Hongrie soit demeuré un pays féodal, la leçon de la diète de 1843-1844 a démontré que la Cour de Vienne y avait aussi sa part de responsabilité. Les expériences personnelles de l'auteur y apparaissent lorsqu'il contredit le communiqué officiel sur la clôture de la diète diffusé par la propagande autrichienne.

Le troisième article analysé attire l'attention sur le caractère pluriethnique de la monarchie habsbourgeoise, la politique antinationale du cabinet de Vienne.

Cyprien Robert, tout en restant un ami de l'union des peuples, arrive dans ses articles à démontrer l'existence des conflits nationaux à l'intérieur de l'empire et de la Hongrie.

Hyppolite Desprez, dont le nom est aussi connu des chercheurs hongrois, a publié en 1847 dans la *Revue des Deux Mondes* quatre articles ayant trait à la Hongrie. Deux de ces quatre textes se basent sur le vécu d'un voyage en Europe centrale pendant l'année 1845. Nous avons analysé ces deux textes d'une manière plus détaillée.

Le premier, paru sous le titre de « *Souvenirs de l'Europe orientale. La Grande Illyrie et le mouvement illyrien* », se nourrit des impressions

recueillies pendant le voyage de l'auteur en Croatie. Le texte ne cache pas sa sympathie enthousiaste à l'égard des Croates (jusqu'à la description de l'aspect extérieur du paysan croate). L'éveil du sentiment national croate (« *illyrien* ») est présenté comme une juste réaction aux tentatives de magyarisation. On y retrouve non seulement la description du *sabor* de Zágráb et des activités nationales, mais aussi l'évocation d'un problème hungaro-croate, apparemment ignoré des autres voyageurs. Il s'agit de l'existence d'un parti nobiliaire hongrois à Turopolie, donc en Croatie.

Le deuxième texte, « *La Hongrie et le mouvement magyar* », relate en principe un voyage fait en Hongrie. Nous avons pourtant relevé que le voyage n'est utilisé que pour servir de cadre à la présentation du problème national de Hongrie. Desprez y trace en effet une leçon d'histoire du temps présent pour le lecteur. Les activités des Hongrois et des nationalités (surtout les Slovaques, les Croates et les Roumains) constituent une image assez conflictuelle. Le caractère vicieux de la politique de Vienne, visant la division entre les nationalités afin de les dominer, y est souligné. L'existence des progressistes au sein de la noblesse hongroise laisse tout de même espérer.

Ce deuxième texte donne des conseils pour l'avenir. Hyppolite Desprez, s'alignant par cela sur les opinions de Cyprien Robert, recommande aux Hongrois de se lier d'amitié avec les autres peuples de l'Europe centrale.

Nous avons trouvé que deux traits caractérisent les textes d'Hyppolite Desprez : une slavophilie inébranlable (mais non hungarophobe) et la conviction que seule l'amitié des peuples pourrait sauver les populations de l'Europe centrale des dangers que représentaient les empires russe et autrichien.